

CE QU'IL RESTE DE NUIT

SOPHIE PUJAS



CE QU'IL RESTE
DE NUIT

Lokiss, un portrait

BUCHET • CHASTEL

Toutes les citations en italique sont de Lokiss.

© Libella, Paris, 2016.

Photographies cahier hors texte © LOKISS
Emosmos.com

ISBN : 978-2-283-02929-9

Il tangué, roule, oscille. Le sol file sous ses roues. Le skate est son mouvant royaume, son prolongement.

Le vertige commence au-delà de la peau, aux frontières obstinées du corps.

En glissant, faire vaciller la limite imbécile, encombrante.

Il tourne et se retourne, l'adolescence est lion en cage, âme trop vaste, désirs trop impérieux pour l'horizon étroit des contrées adultes.

Il tangué, roule, oscille. La planche incertaine lui est sa terre ferme, son radeau dans cette déroute de l'enfance qui s'achève.

Il roule, tangué, oscille.

Prend son élan. Le sol incurvé, le mur viennent à sa rencontre. Il glisse sur l'esplanade du Trocadéro.

Il tombe.

Il s'est habitué à la couleur de son propre sang, aux blessures qui strient l'épiderme et dessinent la peau. À cette sensation que le ciel se dérobe, qu'il devient pantin désarticulé.

Équilibriste, il vole sur le marbre lisse. Casse-cou, kamikaze, inconscient. Ivresse de toute-puissance. Jusqu'à l'instant de l'effondrement, de la désobéissance des muscles rétifs, de la gamelle.

Il poursuit l'exploit inutile, futile, sans trêve. Causes perdues et bravades.

Il s'accroche à des bus. Fauche ce qui s'accroche à son chemin.

Il tombe.

Là n'est pas la question.

La révélation est à venir, à portée de pied, de flamme, de colère.

Il repart. Redéploie forces et espoir.

Un corps, c'est si malhabile, à cet âge. Si mal taillé pour le monde. Il n'a pour lui que son avidité, sa frénésie à se jeter dans tous les pièges pour en ressortir plus ardent.

(BIG BANG)

Une idée, c'est une détonation. Qui happe sa victime dans les replis de ses déflagrations. Il a quinze ans, et son explosion intime tient en un mot très simple : graffiti.

Quinze ans. Ou peut-être moins. L'âge des reniements extravagants. Soudain il délaisse ses premiers amours, quand il découvre le pouvoir des bombes qui détrempent aspergent assassinent les murs.

Tagguer.

Sa nouvelle évidence.

La veille encore Vincent était un enfant sage. Vaguement tête à claques, toujours à vouloir avoir raison. Se passionnant pour l'histoire géographie et se rêvant ambassadeur. La suite prouvera qu'il n'avait peut-être pas l'étoffe d'un diplomate.

Il est né en soixante-huit, âge de tumultes et de rêves haut clamés, et a grandi parmi les livres. Père

écrivain, éditeur, esprit brillant, historique libertaire, il vit de mots et d'idées. De ce monde littéraire, Vincent gardera une instinctive défiance pour les coteries, les milieux trop polis, les civilités parisiennes.

Son père est l'artiste de la famille.

Son frère est l'esthète de la famille. Depuis toujours il dessine. A le goût sûr et le verbe délicat.

Sa sœur choisira les vies multiples d'une carrière sur les planches.

Batailler, bagarrer, ce sera aussi les affronter. Ce besoin de se mesurer et d'en découdre qui le tenaillera, par vagues le submergera.

À Paris, les murs attendent que le graffiti les révèle aux colères qui dorment en eux.

Dix ans qu'à New York le mouvement a surgi. Cela avait d'abord été l'histoire d'une ville en attente d'elle-même. La pomme, à l'orée des années soixante-dix, explose et se délite. La crise est là, et de vastes blocs ressemblent à des chantiers abandonnés. Murs nus, fracassés, bâtisses à la dérive. Loin de l'écrin des beaux quartiers, les gosses des mauvais lieux se bricolent une culture.

Ils n'ont à eux que du temps, ce temps sans fin, ce temps filandreux de l'adolescence, et pas un sou

en poche. Petites combines, petits plans, maigres larcins.

Dans ce New York qui frénétiquement s'agite et s'invente, s'effondre et foisonne, une culture naît.

Celle du geste sans repentir possible, de l'acte hasardé qui ne saurait être repris. Danse, musique, peinture, tout se joue sans filets.

Les rythmes syncopés du hip-hop, cette phrase qui se lance et se déploie sans préméditation, le saccage des trains, et les roues qui s'ébrouent et tournent avec obstination, fracassent les rails dans un grondement.

Les câbles au-dessus des wagons et la morsure possible de la mort électrique. Le vide qui pourrait les happer.

Peu à peu, les lignes s'élaborent, et naît l'obsession du style. Les kids ne se contentent plus de tracer leur nom mais construisent un alphabet, un vocabulaire.

L'écrivain Mario Soldati, quand il arrive à New York en 1975, est atterré. Le métro lui donne le vertige à cause des graffitis qui explosent de tous côtés. Il se sent en territoire hostile, dangereux. Cela le désarçonne, homme de culture, de raffinement, il aime les villes polies, délicates, engourdies dans des siècles d'histoire.

La ville valdingue sous les coups de boutoir d'une jeunesse féroce.

Il n'est pas question d'art, pas pour l'instant, seulement de fureur et de joie, de cette sauvagerie heureuse qu'il n'est plus possible d'enclore dans les murs des galeries.

Beaucoup créent sans avoir jamais eu sous les yeux ce qu'on appelle art. Souvent ils apprendront après. L'acte vient avant l'idée, le geste avant la pensée. La main entraîne l'âme, comme en un grand amour qui n'a nul besoin de dire son nom.

« Une religion du nom », dira Norman Mailer.

Folle beauté de cette foi, croire que tracer son nom suffit à exister davantage, penser que le verbe fait advenir la plénitude de la vie.

À Paris, ils ont encore peu d'images des frères d'Amérique. Ils en sont encore aux premiers balbutiements. Sur quelques photographies, ils inventent un monde. Rêvent.

Ce n'est pas comme là-bas un jeu d'enfants pauvres. Beaucoup d'entre eux sont fils de bourgeois, d'intellectuels.

Une poignée d'images lui claquent dans la tête.
Un film, *Style War*.

Un livre, *Subway Art*.

Les photographes Martha Cooper et Henry Chalfant ont patiemment traqué, dans New York, cet art qui bégayait, s'inventait. Ils ont suivi les vandales sur les voies ferrées, dans les dédales du métro, dans leurs obscurs royaumes. Chacun de leur côté avant que leurs quêtes ne se rejoignent.

Ils ont tiré le portrait de ces kids intrépides et paumés, si démesurément jeunes, et de leurs exploits. Ils lèguent à la postérité les clichés des wagons massacrés.

Quand ces images sortent, c'est une traînée de poudre. Un emballement planétaire.

Peu de livres auront changé tant de vies. Il parvient en France un peu avant le reste de l'Europe. Ils gagneront quelques mois sur le reste du mouvement. Ce sera leur bible. Leur bombe. Ils tombent dans ce livre et n'en sortiront jamais tout à fait.

Nom comme un mantra, une religion.

À l'époque, ils ne sont guère plus d'une quinzaine sur Paris. Et parmi ça, une poignée seulement à être sérieux.

Il s'acharne, travaille. Par folie de puissance. Devenir le meilleur, meurtre symbolique, les effacer, les éclipser, les ridiculiser, tous. Les mettre à l'amende.

Comme un moine, avec acharnement, passion obstinée pour les formes qu'il trace, il travaille ses lettres.

Nul ne peut dire le patient amour du créateur pour ses propres balbutiements. Cette foi obstinée. Que de tout cela, de ce temps gaspillé et de cette matière qui se refuse, jaillisse un jour – soi-même.

Mais artiste, c'est encore un mot dont il sourirait.

Tracer le même nom huit cents, mille, dix mille fois – le chiffre importe peu.

Mystique de l'obsession, de la répétition.

Que du geste inlassable surgisse – on ne sait.

Modeste artisanat de l'ego placardé.

Marteler les mêmes lettres comme une transe – les mystiques en savent l'art.

Peu importe le mot, le nom, ce qui compte est l'obstination, le ressassement.

Tout regard assez entêté transfigure son objet.

Tout verbe prononcé avec la gravité requise offre la vie à ce qu'il fixe.

Au bout de ces huit cents, mille, dix mille fois (le chiffre importe peu), il est prêt.

Se défaire de Vincent pour un nouveau baptême.

Il choisit « Lokiss ».

À cause de Mérimée. Lokis auquel il ajoute un S pour sonner américain.

Loup-garou, instinctive mythologie de la nuit et des êtres qui bercent en eux-mêmes leurs doubles. Il prend acte des métamorphoses à venir.

Les deux autres s'appelleront Scipion et Irus. Deux généraux romains accompagnés d'un lycanthrope. Leur armée est désormais levée.

Ces identités dérobées scellent leur fraternité secrète. Il en gardera le goût des avatars et des métamorphoses. Se départir de ses vieilles peaux, se réinventer.

Il y a du mousquetaire chez eux.

Les lectures de l'enfance ne sont pas loin.

Les bombes, d'abord ils les achètent aux Puces. Ce sont d'infâmes machines à repeindre les voitures, sans précision, qui giclent au hasard.

Puis très vite ils les volent. La maraude devient leur mythologie, leur code d'honneur. Parfois, ils en ramènent plus d'une centaine du BHV.

Il vit avec sa mère et elle l'observe, inquiète. Elle s'occupe d'enfants, leur distille sa douceur.

Quand elle entre dans sa chambre, c'est un chaos, bombes forcément volées trop nombreuses pour être dissimulées, étrange désordre. Et l'espoir pourtant, que dans la tendresse dont elle a bercé son fils

résident les forces qui le feront sortir gagnant de ces explorations dont elle sait le danger.

Héroïsme d'un amour qui ne dit pas ses peurs mais fait le pari de la foi.

Il chaparde les bombes et file aux palissades du Louvre.

Dans quelques années, une pyramide de verre sortira de terre. Pour l'heure le chantier est une fracture ouverte dans la ville.

Ils se rejoignent là. À la fin des cours.

Personne ne sait encore ce qu'ils font. Quand ils descendent dans le métro, pas de protestations, seulement la surprise. On ne les insulte pas encore de faire augmenter le prix de la carte orange à cause des frais de nettoyage des tags – cela viendra plus tard.

On les observe, interloqué.

Au début, ils imitent. Lui se prend de passion pour les croquis de Dondi. Dondi qui dans le film *Wild Style* signe ses fresques du nom de Zorro.

Les graffitis writers réveillent les rêves de super-héros, d'aventuriers qui s'affairent dans les villes endormies, entretiennent de noires féeries, de flamboyantes fêtes.

Ce n'est pas toujours très réussi. Leurs Bboys, silhouettes à l'américaine, casquettes vissées sur les visages. Il y a du kitsch là-dedans. Mais aussi un sérieux démesuré, ardent, qui en fait la beauté.

Comme ils ont repéré que sur les graffitis US, les personnages avaient toujours des chaussures immenses, ils en portent de bien trop grandes pour eux, qu'ils bourrent de chaussettes roulées en boule.

Ils arborent leur ridicule avec l'effronterie bataillieuse de l'adolescence, autant dire avec grâce. Ils ne songent même pas à en rire.

Les quais de Seine, autre repère. Sur les berges grises faire exploser leurs lettres, à l'abri des eaux tranquilles du fleuve et des ponts. Les touristes qui passent là ne comprennent pas ce qui grignote ainsi la ville.

Bando : c'est l'un des rares à tagguer dans Paris. Il vient des États-Unis, autant dire un héros, un initié. Techniquement, il les bat à plate couture.

Un jour, il s'attaque à l'un de leurs murs. Y trace son nom.

Pas grave : il décide de le repasser, de le toyer, de détruire tous ses murs le long des quais de Seine.

Des murs qu'ils respectaient pourtant. Massacrer ce qu'ils seraient bien incapables encore d'égalier.

La guerre est déclarée.

Il trouve leur numéro, les appelle, prend rendez-vous pour leur casser la gueule. Ils sont fascinés, ils y vont. Il débarque avec ses pitbulls. Habillé de la tête aux pieds en tenue de camouflage.

Flottement, ils s'observent.

Puisqu'ils existent, il est moins seul. Ils parlent au lieu de batailler.

Ce n'est pas la paix pour autant. Il faudra quelque temps pour se tolérer.

Apprendre à tracer sans voir.

La création et la révélation appartiennent à deux temps étrangers, rivaux. Celui du secret et celui du grand jour.

Et parfois, de loin, depuis la quiétude d'un toit au petit matin, sur un quai de métro, dans la rue affolée, contempler son œuvre et jouir de savoir qui on est.

De l'art sauvage comme le sont certaines bêtes libres et heureuses.

De l'art comme sont les coquelicots, impossibles à arracher sans les voir en un souffle s'éteindre.

Puis ils trouvent leur eldorado. Plutôt que des trains qui filent, pourquoi pas des murs devant lesquels filent des trains? Et toucher plus de gens. Le vieux coup de Mahomet et de la montagne.

Entre La Chapelle et Stalingrad se trouve un terrain vague. Pas si vaste. C'est Ash qui le repère un jour depuis le métro aérien.

Lui, avec Scipion, voient s'affairer quelques silhouettes. L'éclair rapide du geste qui attaque.

Ils descendent. Ce territoire devient aussi le leur.

À l'ombre des lions de pierre qui portent les voies ferrées, ils se taillent un royaume.

L'histoire de l'art est affaire de hasards géographiques. Pourquoi Collioure ou Le Tholonet deviennent-ils le lieu de révolutions? Par la grâce capricieuse de destins menés dans le désordre.

Ce sera leur Sixtine, leur école.

Il y a des lieux où l'on naît à soi-même, où les révolutions coperniciennes intimes s'accomplissent. Cela peut être un jardin d'enfance ou un regard. Pour lui, ce sera La Chapelle. Plusieurs années durant, il y travaillera à devenir lui-même. *Éjaculer mon existence criarde sur les murs nus.*

Pour accéder au terrain, il faut sauter par-dessus un mur. C'est pourquoi les flics ne s'y aventurent pas. Au moins au début.

C'est leur îlot, au cœur de la ville, une faille secrète et pourtant exposée aux regards de tous.

Là, ils affinent le geste. Comparent. Discutent.

C'est leur jungle, aussi, où croissent les herbes folles. La nature leur dispute leur coin de sauvagerie.

Ce sont des enfants, des gosses frondeurs, piaillleurs, turbulents.

Ils se jettent des pierres, lancent des bombes dans le feu, rient, courent, s'affairent.

Dans toute l'Europe, le lieu devient un mythe. C'est leur *Hall of Fame*, le marchepied vers la gloire. C'est là qu'ils s'affranchissent des Amériques, inventent un autre style.

Beaucoup de ceux qui viennent là n'ont jamais mis les pieds dans un musée. Gamins des cités, des quartiers populaires. Persuadés que le monde de la culture ne les concerne pas.

Ici, ils ouvriront les yeux. Recevront le cadeau d'une beauté gratuite, offerte.

Admireront la précision du geste, l'absolue concentration de celui qui tente de révéler un mur aux formes

qu'il abrite en secret. S'absorberont dans la contemplation d'une création en marche. Jouiront de la surprise, jours après jours, semaines après semaines, d'images toujours nouvelles, mouvantes expositions dont il ne faut pas perdre une miette puisqu'on pourrait ne jamais les revoir.

Certains feront à rebours le chemin vers les musées. Deviendront artistes, exposés.

Beaucoup d'autres, dont l'art ne sera pas la vie, garderont en mémoire l'éclat vivace de ces moments volés au bruissement du monde.

Ils sont kabbalistes, gardiens jaloux de leurs propres secrets. Pour un observateur extérieur, le patient travail est invisible, les maîtres à peine se distinguent.

D'autres ont commencé à s'emparer des murs. À y tracer formes, silhouettes, visages. Au pochoir souvent.

Mais il y a entre eux plus d'hostilité sourde que de chaleur. Arpenter les mêmes territoires ne rend pas complices.

Les pochoiristes ne voient chez eux que des singes de l'Amérique. Eux les trouvent simplistes, avec leur poésie douce, leur désir de rendre à la ville un peu de l'apesanteur qui lui manque. Peu leur importe de

dorloter la ville, d'égayer les passants, ils veulent la violenter, la réveiller, l'insulter.

Ils s'ignorent. Parfois s'accoutument les uns aux autres. Il faudra du temps pour que certains se rejoignent.

Le mur civilise, protège, des antiques murailles fortifiées aux minces parois bourgeoises. Un mur, c'est un territoire immense à conquérir. Mieux qu'une page vierge, un horizon. Le balafrer, c'est attaquer cet idéal d'une cité, d'un foyer, d'un lieu clos où s'élaborent les lois des hommes. C'est entrer en guerre. Briser l'architecture, cet art de l'harmonie, de la raison, de l'ordre.

Faire crier grâce aux murs.

Enlaidir, détruire peut-être – œuvre de vérité.

Il a l'ennui facile, et l'esprit avide.

Il quitte la lettre. S'affranchit déjà de l'acte de naissance de son art.

Lui, ce seront les visages.

Parce qu'il ne sait pas dessiner, il tâtonne. Il invente. Devient lui pas à pas, trait à trait. Les contours noirs l'embarrassent, il s'en passe, et explose.

Les impasses contournées lui offrent un langage.

Chacun a ses territoires. Bando, les BBC. Skki et Jay.

Il y a le mur visible depuis les trains, le plus convoité.

Et puis les parois secrètes, celles qu'on ne peut voir qu'en entrant derrière les palissades. C'est un lieu de danger. Traqueurs de graff dépouillés de leurs appareils photo. Quelquefois il intervient. Puis il se lasse.

Les lieux où il y a quelque chose à perdre lui resteront familiers.

Peu à peu il gagne en dextérité.

Dans ce petit monde, cette communauté avec ses gloires, il devient célèbre.

Il fascine.

Bientôt, cela devient aussi un terrain de danse. Fêtes improvisées, sauvages.

Hip-hop : une culture est en train de s'inventer. Les tranches du break dance s'improvisent et se cherchent, ici, au Trocadéro ou à Belleville.

Il en fera, un peu. Joie pure de la virevolte et de la pesanteur déjouée.

Puis il en sortira. Les chapelles ne le retiennent pas longtemps.

Bondir est une morale.